

Jeudi 19 février : Groupe lectures :

André BRINK (1935-2015)

Il était l'ami de Nelson Mandela, un infatigable défenseur des droits humains et surtout l'un des plus grands romanciers sud-africains. L'écrivain, universitaire et intellectuel André Brink est mort vendredi 6 février à l'âge de 79 ans.

Avec les Prix Nobel J.M. Coetzee et Nadine Gordimer, disparue le 13 juillet 2014, deux autres figures majeures du paysage littéraire sud-africain, cet humaniste hypersensible aura marqué littérairement et politiquement des générations entières.

« Les femmes sud-africaines, noires ou pas, ont apporté à la lutte contre l'apartheid une lucidité et un courage que beaucoup d'hommes n'avaient pas. Elles nous ont éclairés. Amour et politique étaient vraiment indissociables » (citation d'André Brink)

André Brink est un sud-africain d'expression afrikaans et anglaise.

Avant d'aborder la biographie de l'auteur, il faut parler du **peuplement de l'Afrique du Sud**, qui explique – en partie – **l'apartheid**.

Le peuplement de l'Afrique du Sud :

De façon générale, l'histoire de l'Afrique du Sud a été écrite pour l'éducation de la minorité blanche. C'est pourquoi elle commence traditionnellement à partir de la colonisation du pays par les Européens au XVII^e siècle. Cela dit, les découvertes des anthropologues ont permis d'établir que l'occupation humaine de l'Afrique du Sud évidemment est très ancienne. Ainsi, en 1924, un australopithèque, appelé l'«enfant de Taung» et daté de plus d'un million d'années, fut découvert au nord de Kimberley. Plus récemment, la datation d'un fossile trouvé dans les grottes de Sterkfontein, dans le Transvaal, a permis de déterminer que les premiers australopithèques sont apparus il y a environ 3,6 millions d'années. Des populations de chasseurs et de cueilleurs sont les auteurs des peintures rupestres remontant à plus de 1500 ans avant notre ère, et qui pourraient être les ancêtres des Bochimans.

Vers le X^e siècle de notre ère, les pasteurs bochimans sont arrivés du centre du continent. Ils ont été suivis peu après par les premiers groupes bantous. Entre les XII^e et XV^e siècles, les Bochimans furent repoussés ou réduits en servitude par les Bantous qui les appellèrent «Hottentots». La résistance qu'ils entreprirent face à leurs envahisseurs fut vainue.

En fait, ce sont les Hollandais qui furent à l'origine du premier établissement européen. C'est en avril 1652 que la Compagnie hollandaise des Indes orientales installa au Cap un comptoir commercial destiné à assurer un relais sur la route des Indes orientales. Des fermiers hollandais appelés **Boers** (signifiant «paysans» en néerlandais et se prononçant alors [bour]) rejoignirent les employés de la Compagnie hollandaise des Indes orientales. À cette époque, le territoire devait être peu peuplé: on y trouvait des peuples khoïsan (Hottentots et Bochimans), des nomades qui ne cultivaient pas le sol. La colonie hollandaise se développa rapidement, car les Boers cultivèrent les terres de la région avec succès.

Après la révocation de l'édit de Nantes de 1685 en France, quelque 200 familles françaises de religion protestante, les huguenots, s'installèrent en Afrique du Sud à côté des Boers. Évidemment, l'occupation des terres par les Européens provoqua de violents affrontements avec les Hottentots, qui

furent refoulés ou réduits en esclavage. Dès la fin du XVII^e siècle, la colonie hollandaise du Cap fit appel à des esclaves venus du golfe de Guinée, de Madagascar, d'Angola et de Java. Le métissage semble avoir été une pratique courante entre Blancs et Africains, tandis que la ségrégation raciale n'était pas encore répandue.

Petit à petit, il se forma un particularisme afrikaner, avec l'élaboration d'une langue spécifique, l'*afrikaans* (une *langue germanique*), et la constitution d'un système de valeurs propres à ces paysans colonisateurs, calvinistes austères, confrontés à un environnement rigoureux, à des populations autochtones hostiles, et à des conflits avec les Britanniques (Napoléon III aide les Boers contre les Britanniques – on a découvert les gisements aurifères....)

En 1910, la Grande-Bretagne créa l'**Union sud-africaine** qui rassemblait toutes les anciennes colonies britanniques et les anciens États boers. Pendant que les Britanniques contrôlaient une grande partie de l'Afrique allant du Caire au Cap, l'Angola et le Mozambique demeuraient sous le contrôle des Portugais. Pour sa part, le Congo restait le domaine des Belges. C'est à partir de cette époque que les Boers furent dorénavant appelés **Afrikaners** et constituèrent un groupe majoritaire parmi les Blancs d'Afrique du Sud.

Dès les premières élections, l'ancien commandant de l'armée boer, Louis Botha, devint premier ministre et chef du Parti sud-africain. À la fondation de l'Union (en 1910), les Noirs et les Métis, bien qu'ils représentaient plus des deux tiers de la population, furent systématiquement écartés de la vie politique.

Les nouveaux maîtres du pays ne pouvaient accepter d'associer les Noirs à la gestion du pays. On créa aussitôt les premières «réserves» pour les Noirs, qui occupaient 7 % du territoire, même s'ils représentaient les deux tiers de la population du pays. Peu de temps après, les élites noires créèrent le premier parti bantou qui allait devenir en 1923 le **Congrès national africain** (*l'African National Congress: ANC*). Le Parlement blanc, qui avait adopté en 1911 une première loi de ségrégation interdisant aux non-Blancs les emplois spécialisés, adopta en 1913 *Loi sur la propriété foncière indigène* (*Native Lands Act*), qui réservait à la minorité blanche 93 % des territoires de l'Union.

Afin de séduire un électorat anglophone conservateur, Daniel F. Malan, dirigeant du Parti national rénové, élabora un programme fondé sur le concept d'apartheid («développement séparé»). Vainqueur aux élections de 1948, il érigea en système la ségrégation raciale qui prévalait depuis la fondation de l'Union et enleva aux Métis du Cap leur droit d'élection. Destinée en réalité à préserver la suprématie blanche, l'apartheid prétendait assurer aux différents groupes ethniques une identité et une existence propres, au sein d'«ensembles nationaux autonomes» (les *Homelands*), appelés aussi **bantoustans**.

C'est en 1950 qu'une classification raciale fut instaurée. Elle séparait les Sud-Africains en trois catégories: les Blancs, les Métis et les Noirs. Par la suite, une quatrième catégorie, celle des Indiens (Asiatiques), s'y ajouta. Les mariages interraciaux furent interdits et, la même année, la *Group Area Act* définit des lieux de résidences obligatoires pour chacun des groupes en fonction de la couleur de leur peau. En 1953, la *Separate Amenities Act* implantait la séparation des lieux publics (plages, écoles, cliniques sanitaires, transports publics, toilettes, etc.). Les Noirs furent dans l'obligation de porter sur eux le laissez-passer (la fameuse *pass*), un document attestant leur identité et leur lieu de résidence.

Après 1954, les successeurs de Daniel F. Malan poussèrent davantage la politique d'apartheid. Des *Homelands* ou bantoustans, régions autonomes fragmentées en plusieurs parcelles habitées par les Bantous, furent créés, par une série de lois adoptées entre 1959 et 1971. De façon fort prétentieuse, les bantoustans furent affublés du titre d'«État» où les Noirs avaient le droit à leur territoire pour gérer leurs affaires, le droit de pratiquer leur langue et leur culture, comme ils l'entendaient. En fait, le système consistait à enfermer les différents groupes bantous derrière des frontières ethniques fondées sur la langue, avec l'espoir que les minuscules pouvoirs accordés aux «gouvernements locaux» des bantoustans susciteront des rivalités politiques. La concession de parcelles de leurs

anciens territoires (13 % de la superficie du pays) aux Noirs, dont la croissance démographique ne manquait pas d'inquiéter la minorité blanche, garantit théoriquement l'existence de l'État sud-africain blanc.

Finalement, la plupart des Noirs en vinrent à entretenir une véritable haine de l'afrikaans devenu la «langue de l'opresseur». En revanche, l'anglais devint la «langue de la libération», gagnant rapidement du terrain auprès des majorités noires opprimées. De leur côté, les langues africaines demeuraient confinées aux domaines de la vie quotidienne informelle et communautaire.

Le 31 mai 1961, l'Union sud-africaine devint officiellement la **République sud-africaine**. En juin 1964, le Conseil de sécurité de l'ONU condamnait l'apartheid et ordonnait l'étude de sanctions contre la République.

La principale mesure consistait à séparer tous les établissements d'enseignement.

La politique de l'éducation bantoue avait pour objectif de former les jeunes Noirs et les Métis à un marché du travail non qualifié et assurer la seule prospérité aux Blancs et le contrôle total des Sud-Africains. L'auteur de la législation, Hendrik Verwoerd, alors ministre chargé des Affaires indigènes, a lui-même déclaré que son objectif principal était d'empêcher les Africains de recevoir une instruction qui les pousserait à aspirer aux postes envités dans la société. La loi prévoyait de 1953 trois types d'écoles : les écoles des collectivités bantoues, les écoles publiques bantoues et les écoles des missionnaires. Il était interdit de fonder une école sans que celle-ci ne soit enregistrée auprès de l'État..

La lutte contre l'apartheid

Évidemment, plusieurs mouvements sud-africains luttaient depuis longtemps contre l'apartheid. Les différents partis se radicalisèrent et la police se mit à réprimer violemment les manifestations anti-apartheid. Même les dirigeants du Congrès national africain (l'African National Congress: **ANC**) entrèrent dans la clandestinité et choisirent de recourir à la lutte armée

En 1961, **Nelson Mandela** de l'ANC créait l'Umkhonto We Siswe («la lance de la Nation»), une sorte de «bras armé» du Congrès national africain. Mandela fut arrêté en août 1963 et **condamné à la prison à vie en 1964**. Les dirigeants des principaux mouvements anti-apartheid quittèrent massivement le pays. En 1975, l'Angola et le Mozambique accédèrent à l'indépendance et les deux États, soutenus par l'Union soviétique, épaulèrent les organisations opposées au régime sud-africain. Ils permirent l'organisation sur leur territoire de camps d'entraînement à la lutte armée.

En 1977, le gouvernement sud-africain commença une politique d'«ouverture» à l'égard des Métis et des Indiens afin de contrecarrer le poids des Noirs. Ainsi, la nouvelle Constitution de 1984 permettait aux Métis et aux Indiens d'être dorénavant représentés au Parlement. Toutefois, ce début d'«ouverture» fut ressenti comme une profonde injustice par les Noirs. Les contestations et les émeutes devinrent meurtrières dans les ghettos noirs. En 1984, une vaste campagne de manifestations contre le gouvernement de **Pieter Botha** couvrit tout le pays pendant que l'archevêque anglican **Desmond Tutu**, un Noir, recevait le prix Nobel de la paix. En août 1985, le président Botha se résolut à supprimer un certain nombre d'éléments du système de ségrégation, tels que le passeport intérieur et l'interdiction des mariages mixtes. Or, le Front démocratique uni et le Congrès national africain exigeaient la création d'une «société multiraciale unie», fondée sur la démocratie.

Finalement, en février 1990, les organisations anti-apartheid furent autorisées. Le Congrès national africain renonça à la lutte armée et **Nelson Mandela** fut libéré. Par la suite, un accord fut trouvé, le 13 novembre 1993, qui prévoyait l'instauration d'une Afrique du Sud multiraciale, unie et démocratique. En 1991, la fameuse *Loi sur l'éducation bantoue* de 1953 fut abrogée.



Nelson Mandela

En mai 1994, après la victoire de l'ANC aux premières élections multiraciales, Nelson Mandela devint le premier président noir d'Afrique du Sud. L'année suivante, Mandela créait la commission LANGTAG ("Language Plan Task Group" ou «Groupe de travail sur le projet linguistique») qui devait proposer un projet linguistique et une législation correspondante visant à protéger également onze langues officielles, et non plus seulement deux (anglais et afrikaans).

Sous la pression du président Mandela, la promulgation de la nouvelle **Constitution du 10 décembre 1996**, avec l'instauration de la **république d'Afrique du Sud**, joua un rôle décisif dans l'apaisement de la crise nationale. En instituant une fédération de neuf provinces, la Constitution respectait les particularismes et attribuait des pouvoirs importants aux assemblées provinciales. Toutefois, les termes «fédéral» et «fédération» n'apparaissent pas dans la Constitution.

L'auteur :

André Brink naquit le 29 mai 1935 dans la petite ville de Vrede, dans l'État libre d'Orange, dans une famille bourgeoise d'Afrikaners, Blancs de souches néerlandaise ou française qu'on appelait autrefois *les Boers*, arrivés en Afrique du Sud depuis le XVIII^e siècle, d'austères calvinistes, qui parlaient l'afrikaans (dialecte créole dérivé du néerlandais et mûtié de mots africains), et qui ne remettaient pas en question l'**«apartheid»**, le système de ségrégation de toutes les communautés formant l'Afrique du Sud (Blancs, Noirs, Métis, Asiatiques...) appliqué dans le pays et échafaudé sur le mythe de la supériorité de la race blanche.

Son père, Daniel, magistrat, et sa mère, institutrice, étaient de pieux adeptes de la plus sévère des trois Églises calvinistes, celle dite ironiquement des «doppers» ou «éteignoirs», et il le fut naturellement aussi. Si, du fait des différentes nominations de son père, la famille déménageait tous les quatre ou cinq ans, les vacances d'été se passaient au Cap qui allait rester le lieu qu'il préféra.

Après avoir fréquenté l'école de Lydenburg, il effectua la première partie de ses études supérieures (1953-1959) à l'université de Potchefstroom, la plus conservatrice des universités afrikaners, près de Pretoria, au cœur du Transvaal. Il y obtint «cum laude» une licence, deux maîtrises (d'anglais en 1958 et d'afrikaans en 1959) et un diplôme d'aptitude à l'enseignement. Il fut alors l'un des membres fondateurs d'un mouvement de jeunesse de droite, la "Ruiterwag" (la Garde à cheval), proche de l'"Afrikaner Broederbond", une société secrète nationaliste.

En 1959, il épousa Estelle Naude. Le couple eut un fils, avant de divorcer.

Lui qui avait lu Jean-Paul Sartre, qu'il admirait intellectuellement, et surtout **Albert Camus**, qui le bouleversa émotionnellement et moralement, poursuivit ses études en littérature comparée en France en 1959-1961, à la Sorbonne. Il y rencontra pour la première fois des Noirs qui étaient traités sur un pied d'égalité sociale avec les autres humains, qui étaient même des étudiants qui en savaient en matière de littérature plus que lui. Lui, qui avait été élevé dans le milieu très fermé des Afrikaners traditionalistes, qui n'avait rencontré que des Noirs qui étaient des domestiques ou des ouvriers agricoles, prit conscience **des effets néfastes de l'«apartheid»** sur ses concitoyens noirs, en fut d'autant plus révolté qu'il y apprit, en mars 1960, alors qu'il était assis sur un banc au jardin du Luxembourg, le **massacre de Sharpeville** où, le 21 mars 1960, soixante-neuf Noirs avaient été tués et deux cents autres blessés sans sommation par des policiers qui s'étaient estimés menacés, avaient ouvert le feu sur un cortège de manifestants pacifistes et allaient être condamnés à de dérisoires amendes. Il prit conscience de l'injustice profonde qui existait dans son pays, auquel il était attaché, et décida de s'engager avec le moyen dont il disposait : la fiction, d'utiliser l'afrikaans pour critiquer le racisme blanc, explorer l'effondrement des valeurs humaines provoqué par l'**«apartheid»**, dénoncer l'oppression par l'État.

En 1961, André Brink revint en Afrique du Sud, rompit avec son père et son milieu, s'unit au groupe de la revue "Die Sestigers" («ceux des années soixante»), qui comprenait en particulier **Breyten Breytenbach** et Étienne Leroux. Ces écrivains se rebellaient contre les thèmes et les structures éculés des romans de langue afrikaans, qui étaient surtout des «romans de ferme» basés sur des valeurs morales et traditionalistes, quelque peu racistes. Les «Sestigers» cherchaient à repousser les limites de l'écriture romanesque, s'attaquaient à tous les tabous religieux, moraux et sexuels de la tradition afrikaner.

Il fut nommé assistant en littératures afrikaans et néerlandaise, ainsi que professeur d'art dramatique, à l'université Rhodes à Grahamstown, l'une des universités de langue anglaise qui demeuraient en Afrique du Sud les derniers refuges du libéralisme anglo-saxon. Il allait ensuite y devenir maître-assistant puis maître de conférences.

Si la plupart des ouvrages d'André Brink, sans parler de ses articles, avaient provoqué les remous qu'il entendait bien susciter, aucun cependant n'avait été interdit. Toutefois, les éditeurs sud-africains lui avaient retourné des manuscrits qu'ils considéraient trop audacieux, jugeant inutile de prendre les risques, financiers et autres, d'une censure quasi certaine. Ainsi avait-il écrit un roman axé sur la détention sans jugement (permise pendant trois mois aux termes de la loi sur la répression du communisme, connue sous le nom de «loi des quatre-vingt-dix jours») pour lequel il avait recueilli le témoignage d'exilés sud-africains qui en avaient été les victimes. C'était là pour lui une autre occasion de contester, en dénonçant cette forme de censure non officielle qui résultait de l'intimidation des éditeurs sud-africains. Pour tous les écrivains afrikaners, le problème était particulièrement grave. Sauf pour les Pays-Bas où l'on comprend l'afrikaans, comment intéresser un éditeur étranger à publier un ouvrage dans une langue dont l'usage était confiné à deux ou trois millions de Sud-Africains? Cette étroitesse du marché littéraire afrikaans était d'autant plus cruellement ressentie par les «Sestigers» que les écrivains d'origine britannique d'Afrique du Sud avaient à leur disposition toutes les maisons d'édition de Grande-Bretagne et des États-Unis, et que nombre d'écrivains noirs écrivaient en anglais, bénéficiant ainsi des mêmes avantages.

En 1967, André Brink, qui venait de divorcer et qui supportait de plus en plus mal le climat politique et social en Afrique du Sud, revint à Paris, considérant sérieusement la possibilité de s'y établir pour le reste de sa vie. Mais les événements de Mai 68 l'amènèrent à penser «*combien il est futile de vouloir fuir la société dont nous sommes issus*», qu'il est nécessaire pour un individu et surtout un écrivain d'assumer ses responsabilités dans sa propre société. Il rentra en Afrique du Sud, et s'engagea résolument dans la lutte contre l'«apartheid». Pour cela, il quitta les «Sestigers» dont le groupe, d'ailleurs, éclata. Breyten Breytenbach et lui affirmèrent la nécessité impérieuse de se ranger, par-delà, les différences de race et de langue, au côté de l'*«intelligentsia»* anglaise et noire opposée à l'*«apartheid»*, de ne plus se cantonner au monde afrikaner.

Il s'en expliqua dans un article paru en 1970 dans un grand quotidien d'opposition de langue anglaise de Johannesburg, le "Rand daily mail". Il concluait ainsi : «*Est-il vrai que les écrivains afrikaners jouissent d'une plus grande liberté vis-à-vis de la censure que les autres écrivains sud-africains? Qu'ont-ils fait de cette liberté? Comment en ont-ils usé? La réponse, déprimante, à ces questions est la suivante ; aucun écrivain afrikaner n'a jusque ici tenté de définir sérieusement le régime. Nous n'avons produit ni Siniavski, ni Daniel, ni Pasternak, pas davantage un Kazantzakis. Nous n'avons personne, semble-t-il, qui ait suffisamment de tripes pour dire NON. Parce qu'en définitive plus de quatre-vingt-dix pour cent des écrivains afrikaners sont plus ou moins pour l'"establishment", pour le régime, pour le gouvernement. C'est là une réalité aussi évidente qu'écoeurante. / C'est pourquoi on ne peut guère espérer de chef-d'œuvre authentique dans le camp rétréci de ceux qui écrivent l'afrikaans, parce qu'ils sont tous plus ou moins en faveur de l'"apartheid". L'"apartheid" est déni de tout ce qui est précieux et digne chez l'homme. Et tous ceux qui l'approuvent dénient inévitablement une part de leur humanité.*» Cet article marqua un tournant décisif dans la longue controverse entre André Brink et l'*«establishment»* afrikaner.

Peu de temps après son retour en Afrique du Sud, il épousa sa troisième femme, Alta Miller. Le couple allait divorcer.

En 1970, il obtint le prix de traduction de la "South African Academy" pour celle d'"*Alice au pays des merveilles*" de Lewis Carroll.

Il publie « ***Au plus noir de la nuit*** »

Dans une prison d'Afrique du Sud, l'acteur métis, Joseph Malan, attend son exécution. Il a été arrêté, torturé, accusé du meurtre d'une femme blanche qui aurait pu être sa maîtresse, et condamné à mort.

Mais la richesse du livre n'impressionna pas les milieux conservateurs afrikaners. Ils évitèrent toutefois de le censurer pour ses implications politiques. Le "Bureau du contrôle des publications" *le fit interdire pour sa prétendue «pornographie»*,

André Brink, consommant définitivement sa rupture avec les dirigeants afrikaners, traduisit lui-même son livre en anglais pour trouver à l'étranger l'audience qu'on lui refusait dans son pays. De ce fait, ce fut le premier de ses livres à paraître aux États-Unis. Il eut alors du succès en Grande-Bretagne d'abord, puis en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, dans les pays scandinaves et même en Grèce et en U.R.S.S..

La censure sud-africaine ne fut levée qu'en 1982, après un procès qui apporta encore beaucoup de publicité au livre.

André Brink fut désormais surveillé et constamment inquiété par la police, vit sa maison fouillée et saccagée. Mais il considère que la censure permit de créer une «solidarité dans la résistance. Au début, elle était essentiellement littéraire, mais elle est devenue très vite une contestation politique.» Dès lors, il n'allait cesser d'évoquer dans ses livres la quête de la justice, la fierté des peuples, la lutte contre le racisme et pour la liberté des femmes.

En 1975, il devint docteur ès lettres de l'université Rhodes., puis en 1985 docteur honoris causa ès lettres de l'université du Witwatersrand à Johannesburg. De 1980, année où il obtient le prix Médicis, pour son roman « ***Une saison blanche et sèche*** » à 1990, il fut professeur d'anglais à Rhodes, et depuis 1991 est professeur d'anglais à l'université du Cap.

Il était l'ami de **Nelson Mandela**, un infatigable défenseur des droits humains et surtout l'un des plus grands romanciers sud-africains.

Il est décédé dans un avion le ramenant au Cap, après qu'il eut reçu une distinction en Belgique, le 6 février 2015.

Ce que le groupe a lu :

Les œuvres d'André Brink tournent surtout autour de deux thèmes : l'esclavage et l'apartheid.

Dans l'histoire de sa famille, les Brink ont été de gros propriétaires terriens possédant des esclaves : l'inspiration trouve son terreau. C'est aussi le stratagème (peut-être) pour échapper à la censure durant l'apartheid : l'esclavage est aboli, on peut toujours « imaginer » des histoires

Pour l'apartheid, ce sont des faits réels d'actualité et A Brink n'a pas échappé à la censure et à ses tourments. Il tapait ses écrits sous carbone et envoyait un double à sa maison d'édition anglaise pour garantir la parution du livre.

✓ **Au plus noir de la nuit (1976) (éd Stock)**

Dans une prison d'Afrique du Sud, l'acteur métis, Joseph Malan, attend son exécution. Il a été arrêté, torturé, accusé du meurtre d'une femme blanche qui aurait pu être sa maîtresse, et condamné à mort. Ses bourreaux se vengent : comment un Noir a-t-il pu toucher une de leurs femmes? La bonne société blanche ne comprend pas : comment l'une des leurs a-t-elle pu aimer un homme de couleur? Le système judiciaire lui donne un crayon et du papier pour qu'il puisse écrire sa déposition, mais, pour lui, il s'agira de découvrir la vérité. Pour cela, il raconte sa vie. Il se remémore l'interminable martyre de sa famille et de sa race, leur histoire s'étant pour lui d'abord confondue avec celles de la Bible ; sa familiarité et son amitié dans l'enfance avec Willem et Thys, les fils du «Baas» (le patron) afrikaner, ce qui lui a permis de faire des études, puis la distance de plus en plus grande entre eux ; l'amitié avec Dulpert, le camarade d'université disciple de Gandhi ; son goût pour le théâtre, sa découverte des livres, et sa carrière d'acteur et de metteur en scène qui l'a fait passer en Angleterre, à Londres où il aurait pu rester ; son besoin cependant de revenir au pays où sa troupe fut sans cesse harcelée par les autorités et réduite à l'échec à la suite d'une cabale organisée par elles ; enfin son amour pour une Blanche, l'Anglaise Jessica Thompson, un amour partagé qui ne pouvait que les conduire, l'un et l'autre, à la mort.

Ce roman, où André Brink choisit délibérément de montrer des amours interdites et la répression policière, l'influence de la religion (le «Ad majorem Dei gloriam» qui avait dominé l'enfance résonnant encore à la fin du livre), est surtout une dénonciation de l'«apartheid», puis du racisme en général et même une réflexion sur déterminisme et liberté. Pour repousser les arguments des racistes, l'auteur fit de son héros un Noir qui est un intellectuel et un artiste, le théâtre et la culture tenant une grande place dans sa vie.

Mais la richesse du livre n'impressionna pas les milieux conservateurs afrikaners. Ils évitèrent toutefois de le censurer pour ses implications politiques. Le "Bureau du contrôle des publications" le fit interdire pour sa prétendue «pornographie», le révérend J.D. Vorster le jugeant comme «le plus bel exemple d'art pourri» et ajoutant : «Si c'est de l'art, alors les bordels sont des écoles de catéchisme». Les scènes d'amour y sont pourtant à peine osées. On alla en appel, mais les juges confirmèrent le verdict : les Sud-Africains ne pourraient pas lire le roman.

✓ **Une saison blanche et sèche (1979) (éd Stock) Prix Médicis étranger 1980.**

En 1976, à Johannesburg, le narrateur, un «romancier populaire», est contacté par Ben Du Toit, un ancien ami d'université qui lui rend visite, et qui, se sachant en danger de mort, lui confie des «papiers» (journaux intimes, photos, extraits de journaux...). Quinze jours plus tard, le narrateur lit dans un journal : «Un professeur de Johannesburg a été tué dans un accident. Écrasé par une voiture. Le chauffeur a pris la fuite.» Troublé, il décide de compulser les papiers de Ben Du Toit, de reconstituer son douloureux «chemin de Damas», et de raconter son histoire

Cet Afrikaner était un bon mari, un bon père de deux enfants, un professeur sans prétention qui enseignait l'histoire et géographie à des classes terminales. Ami de l'ordre, il n'avait jamais enfreint les lois de son pays, et menait une vie tranquille, banale et relativement modeste, mais en profitant des priviléges accordés aux Blancs sous l'«apartheid». Rien ne l'aurait distingué de ses quatre millions de concitoyens qui étaient sûrs d'eux-mêmes et de leur supériorité. Mais son monde commença à s'écrouler quand, en toute innocence, il accepta d'aider Gordon Ngubene, le balayeur noir de son école, à retrouver son fils aîné, Jonathan, dont il avait d'ailleurs payé les études. Officiellement, le jeune homme de quinze ans serait mort au cours d'une émeute, en fait une manifestation d'écoliers noirs à Soweto ; officieusement, il avait été tué deux mois plus tard, dans les locaux de la police, après avoir été torturé.

«Une saison blanche et sèche» est un roman coup de poing, un livre très fort, bouleversant. Ce témoignage percutant secoue durement et touche droit au cœur. L'intrigue, qui a quelque chose de

policier, est prenante, passionnante, même si on en connaît l'issue dès le début, comme dans une tragédie. On se sent happé, hypnotisé, par une lecture à laquelle il est impossible de rester de glace, et que la tension du récit, soutenue du début à la fin, rend à la fois grave et palpitante.

Le livre fut censuré en Afrique du Sud, mais à l'auteur, qui savait fort bien ce que signifiait être controversé lorsqu'il l'écrivit, il valut une reconnaissance mondiale : en 1980, il obtint le "Martin Luther King memorial prize" pour la version anglaise, et le prix Médicis étranger pour la version française.

En 1989, le roman fut adapté au cinéma par la réalisatrice antillaise Euzhan Palcy, avec Donald Sutherland, Marlon Brando (qui fut sélectionné pour un Oscar), Susan Sarandon et l'actrice sud-africaine Janet Suzman. Il faut regretter que le film n'est pas assez fidèle au livre, sabrant trop d'épisodes, et cela même si André Brink a participé à sa réalisation

✓ **Un turbulent silence (1982) (éd Stock)**

Au centre de l'Afrique du Sud, en 1824, dans une ferme isolée au cœur du «veld», montent des tensions entre les maîtres afrikaners, les deux frères, Nicolaas et Barend, et leurs esclaves noirs qui sont là d'attendre l'abolition de l'esclavage qui a été annoncée par les Anglais qui viennent de prendre Le Cap. Ils ont à leur tête Galant, le frère de lait des fermiers, qui, ayant été élevé avec eux, ayant partagé ses jeux avec eux, n'a pas supporté d'être ramené au rang d'esclave, de subir humiliations incessantes, coups de fouet. Il conteste leur pouvoir, et veut même, par provocation, porter des chaussures comme eux. Nicolaas, exigeant une obéissance absolue, lui prend sa femme, lui tue son enfant.... Nicolaas et Barend incarnent le bon droit, la bonne conscience ; ils ont, enfants, appris la supériorité des hommes blancs dans la Bible lue et interprétée par leur père ; ils cultivent la terre comme il l'avait fait avant eux ; ils donnent à manger et à boire à leurs esclaves, leur accordent un jour de congé de temps en temps ; ils les battent, bien sûr, comme on bat ses chiens et sa femme à l'occasion. Ces patrons blancs en sont réduits à réprimer tout écart et à vivre dans la peur. Hester, la femme de Barend, qui est, elle aussi, prisonnière de son milieu, de son mari, des conventions, se rebelle comme Galant, et ils se retrouvent d'ailleurs à la fin du livre pour une heure, une seule, avant que la révolte de ces quelques esclaves ne soit brisée. Car, il fallait s'en douter, elle échoua. Galant fut pendu avec ses complices. Mais l'espoir de liberté qui était né là ne devait plus s'éteindre.

Tour à tour, comme dans un procès, qui est celui de l'esclavage, Blancs et Noirs, maîtres et esclaves, hommes et femmes, d'abord enfants puis adultes, s'expriment plus ou moins longuement, témoignent des mêmes événements. Mais s'agit-il vraiment des mêmes ? Tous et d'autres encore ont un point de vue différent sur ce qu'ils vivent et voient, sur les événements importants comme sur le moindre incident. L'histoire se dessine alors peu à peu, en mettant en avant tous les sentiments, les comportements de chacun sur chaque fait, en analysant en profondeur la psychologie de chaque individu. Et, tous les événements s'enchaînant, le lecteur se coule dans le milieu, dans l'ambiance, dans chaque personnage. L'intérêt et le suspense montent, le livre captive de plus en plus, et on ne l'abandonne plus jusqu'au dénouement, la rébellion sanglante et ensuite les résultats du procès.

La condition des esclaves est décrite avec une vérité extraordinaire. Par la même occasion, est évoquée aussi celle des femmes blanches, qui était bien loin d'être enviable et se rapprochait par bien des côtés de celle des Noirs, un des éléments les plus fascinants de ce livre étant le parallèle établi entre la condition de l'esclave et la condition de la femme. Hester, la rebelle sauvage et indomptable, déclare très lucidement : « Vous ne pouvez vous inquiéter de la libération d'un esclave que si vous pensez que c'est un être humain. Alors comment des hommes pourraient-ils penser aux esclaves de cette façon, s'ils n'ont même pas encore découvert que les femmes étaient aussi des êtres humains ? »

✓ "Sur un banc du Luxembourg : essais sur l'écrivain dans un pays en état de siège"
(1983)

André Brink y établit que, dans un pays soumis à l'«apartheid», «un pays en état de siège», la littérature ne pouvait échapper à la politique. Et, de ce pays, les écrivains devaient être les cartographes.

Le titre de l'édition française s'explique parce que, y ayant appris la nouvelle du massacre de Sharpeville, André Brink put déclarer : «Je suis né sur un banc du Luxembourg, à Paris, au début du printemps 1960.»(après les émeutes de Sharpeville)

✓ **Le mur de la peste (1984)** éd Stock

Le Mur de la peste se trouve en France dans le Vaucluse. Paul, écrivain-cinéaste sud-africain afrikaner en exil en France, va bientôt y tourner un film. Auparavant, il demande en mariage sa petite amie, Andrea, métisse sud-africaine en exil aussi. Elle se sent subitement accablée car elle apprend par **Mandla**, jeune militant noir traqué jusqu'en France par le service secret sud-africain que, du fait de ce mariage mixte, elle ne pourra jamais retourner en Afrique du Sud en couple. Ayant besoin de réfléchir, elle se rend, avant Paul, en Provence pour se documenter sur les lieux où avait sévi la peste. Cela ne suffit pas pour chasser ses «souvenirs destructifs» d'événements qui se sont passés en Afrique du Sud ou à Paris.

L'action se déroule en cinq jours, qui font tout basculer. "Le mur de la peste", c'est l'«apartheid» transposé en France, pays qu'André Brink connaît bien.

On trouve, dans ce roman, un thème constant chez lui, le dépassement de l'«apartheid» par des relations interraciales, de vrais amours interdits par la loi. Ici, comme chaque fois, il réussit à immiscer dans la relation amoureuse les tensions provoquées par l'extérieur, ce qui charge ses livres de dilemmes extrêmes et d'émotions intenses, captivants pour le lecteur. À la fin de l'histoire, Mandla révèle l'impossibilité de la solidarité.

✓ **Un acte de terreur : 1992 deux tomes 1. Nina; 2. Lisa**

Thomas et Nina, deux Blancs, ont été choisis pour perpétrer un attentat contre le chef de l'État, qui fait six victimes anonymes. Commence alors une longue traque au cours de laquelle, très vite, Nina est tuée. Thomas poursuit sa fuite, d'abord seul puis en compagnie de Lisa, qui a tout quitté pour lui. Cette fuite le constraint, au fil des souvenirs et des rencontres, à comprendre ce qui l'a conduit à cet instant unique, exceptionnel, qu'est l'«acte de terreur».

Comment justifier la violence? Quelle est la responsabilité de l'individu face à l'Histoire? Ces questions lancinantes sont le fil rouge de ce roman puissant, palpitant de vie, d'une tragique grandeur.

✓ **Tout au contraire (1994)**

Dans le cachot où il attend son supplice, l'écartèlement, l'aventurier du XVIII^e siècle Estienne Barbier écrit à Rosette, une esclave noire illétrée qu'il a libérée jadis et n'a jamais revue. Il lui raconte l'étonnante épopée qui, de la campagne orléanaise, imprégnée encore du souvenir de Jeanne d'Arc, où il est né, l'a conduit vers l'Afrique australe des années 1730, déjà salie par la corruption et la tyrannie coloniales. Il passa de la séduction de Françaises à celle de veuves d'Afrique du Sud, à travers une longue et tumultueuse association avec la "Dutch East India company". Finalement, il devint un bandit, une sorte de Mandrin ou de Cartouche, bientôt lancé, avec une bande de fermiers

révoltés, à la conquête du Monomotapa, royaume mythique, symbole de tous leurs rêves... Paillard, menteur, lecteur impénitent de Don Quichotte, il mêle à tout instant le vrai et le faux, l'aveu et la fable. Que doit-on croire?

✓ **'Retour au jardin du Luxembourg. Littérature et politique en Afrique du Sud (1982-1998)'**

Sorte de suite à "Sur un banc du Luxembourg", les textes réunis ici furent écrits dans la période charnière au cours de laquelle l'Afrique du Sud décida de faire table rase d'habitudes séculaires. On y retrouve, en même temps que la preuve constante de l'engagement total de l'auteur pour la liberté politique et individuelle, les problèmes particuliers rencontrés par les intellectuels sud-africains. Définir le rôle des écrivains dans la société cessa alors d'être un thème de débat virtuel pour devenir une nécessité. Ils durent faire face à l'impérieuse exigence d'ouvrir les portes du pouvoir, d'en être les passeurs, en un mot de «réinventer un continent».

L'ouvrage a été préfacé par Nelson Mandela.

✓ **Au-delà du silence (2003)** éd Stock.

Au début du XXe siècle, la vie de l'Allemande Hanna X est faite de souffrance, de soumission. À Brême, elle subit d'abord l'orphelinat où elle fut punie, battue et livrée à un religieux pervers. Ensuite, ses différentes places de domestiques furent presque toutes néfastes : elle n'y connut qu'humiliations quotidiennes et désirs masculins, alors qu'elle ne cherchait qu'amour et attention. Aussi, comme beaucoup d'autres femmes qui n'avaient plus rien à quoi se raccrocher, croyant trouver la liberté et le bonheur, elle s'embarqua, à l'âge de vingt ans, à bord d'un bateau en partance pour le Sud-Ouest africain (aujourd'hui la Namibie), alors sous domination allemande. Elle faisait partie d'une cargaison de femmes engagées aux frais de l'Empire pour satisfaire des colons en manque de femmes. Elle allait vers ce pays éloigné sans vraiment savoir à quoi elle devait s'attendre. Elle rêvait de palmiers et de liberté. Mais elle découvrit un âpre pays, et, bien vite, dut lutter pour survivre et conserver sa dignité. À l'arrivée, alors que beaucoup de ces femmes devenues des épaves étaient dirigées vers des hospices ou des bordels, les autres, dont Hanna, furent acheminées vers la capitale, Windhoek, par le train, le voyage durant quatre jours. Et elle fut choisie par un capitaine, Buhlke. Mais, n'acceptant pas d'être violée, elle lui mordit le sexe quand il la força à le mettre dans sa bouche. Comme on s'en doute, les représailles furent terribles : elle fut conduite à un horrible avant-poste, appelé le Frauenstein, où elle fut battue et violée par les hommes du capitaine, puis défigurée, sa langue, ses seins et son sexe mutilés. Quand elle se regarda dans le miroir, elle quitta Frauenstein pour marcher dans le désert, et mûrir la vengeance à accomplir qui allait être désormais son unique raison de vivre. Elle survécut, et cela grâce aux femmes nomades qui la soignèrent, mais aussi grâce à la puissance de la haine du mâle qui l'habitait. Elle poursuivit Buhlke avec l'aide d'une autre femme abusée, Katja, et d'un homme de la tribu Herero, Kahapa, que les deux femmes avaient sauvé d'un sauvage fermier allemand. Le trio devint rapidement une petite troupe vigilante qui se rendit à Windhoek pour trouver Buhlke. Leurs efforts pour se venger des Allemands, pour aller «au-delà du silence» imposé par la violence et l'oppression, réussirent quand ils massacrèrent un petit détachement de soldats puis anéantirent un groupe plus important dans une garnison.

Ce roman historique, féministe, prenant parti pour les laissés-pour-compte, inspiré de faits réels, est dur, violent, plein de bruit et de fureur, hanté par les images d'un passé peu glorieux. On se sent happé par cet univers. On reste hanté par de terribles images. On est profondément ému par la destinée hors du commun de cette femme dont on admire le courage et l'énergie, mais que les incessants malheurs rendent unidimensionnelle.

André Brink donne de la Namibie une description sans concession : paysages pleins de rudesse, hostiles. Il montre que ses peuples tentaient de survivre malgré les massacres commis par les Allemands, et les racontaient toujours et encore pour calmer leurs douleurs.

✓ **Mes bifurcations (2010)** Actes Sud

Livre de 2009, paru en France chez Actes Sud en 2012 : on peut dire que c'est un livre « bilan d'une vie », André Brink étant décédé le 6 février dernier.

C'est à la fois une autobiographie, un portrait de famille (son père surtout) et une chronique de son pays mais aussi des événements qu'il a vécus à l'étranger – notamment les événements de mai 1968 en France, une histoire de la littérature d'Afrique du Sud marquée par de grandes figures (Nadine Gordimer) mais aussi l'effet que la littérature a eu sur lui (les pages de Camus, écrivain sur lequel il revient beaucoup).

L'ouvrage se termine par une lettre à Karina, sa jeune épouse, lettre très émouvante où il rappelle leur rencontre en 2004. Beaucoup de femmes ont jalonné la vie d'André Brink....

Quel pouvoir a vraiment un écrivain - un simple écrivain - face aux réalités sordides et négatives de notre monde ? s'interroge-t-il. Tant que nous aurons à notre disposition les mots, nous pourrons rejoindre autrui au sein d'une chaîne de voix qui ne seront jamais bâillonées. C'est notre unique, notre modeste, notre durable garantie en ce monde et contre ce monde.» En quelques phrases s'exprime le combat d'une vie.

L'apartheid veut que Blancs et Noirs ne se mêlent pas, pour le bien des deux peuples. Le père de l'auteur, un bon juge, en est persuadé : l'enfant, comme les autres sera élevé dans cette idée.

Pour André Brink, **le 21 mars 1960** est décisif. Ce jour-là, à Sharpeville, la police sud-africaine tire sur une manifestation pacifique de Noirs protestant contre l'obligation faite aux femmes de porter un laissez-passer. Bilan : 69 morts. Il apprend le drame au jardin du Luxembourg - il est alors étudiant à la Sorbonne. Il a le sentiment de vivre une seconde naissance, émotionnelle. *Il dit à sa femme Karina qu'il est né « sur un banc du Jardin du Luxembourg en 1960 »* (lettre citée + haut).

«Il est déjà assez rude d'appartenir à un peuple confronté à son extinction, mais c'est infernal d'appartenir à un peuple qui mérite de disparaître.» note-t-il sur son carnet. Un policier blanc meurtrier de 13 Noirs venait d'être condamné à une dérisoire amende tandis qu'à Shaperville, 69 manifestants noirs étaient tués par les forces de l'ordre !

André Brink alterne les scènes de genre, les portraits et les réflexions politiques. Avec sensibilité, il raconte son enfance, dans une communauté afrikaner, marquée par le calvinisme, où Blancs et Noirs vivent sans vraiment se rencontrer, où lui s'endort dans la peur, toujours persuadé qu'un «Noir était tapi sous son lit». Un pays de violence : «*La violence est le lot de toutes les sociétés mais, en Afrique du Sud, elle semble presque invariablement doublée d'une exacerbation, d'un surplus imprévu de hargne.*»

Image forte du père, mère à peine esquissée, jeux de l'enfance, rêveries, joie de découvrir la langue et la magie des mots : là prend racine la vocation de l'écrivain qui, pourtant, tournera le dos au chemin tout tracé par cette enfance. L'auteur manie un humour tendre. Il sait se moquer de lui-même : bien plus tard, à propos d'une conférence prononcée, il juge sévèrement sa conclusion : «*démagogie, prose ampoulée s'il en est. Plutôt mélodramatique, trop exaltée. Mais j'étais désespéré.*» C'était après la mort violente du militant noir Steve Biko, en 1977.

Au fil des chapitres, le lecteur voit le processus littéraire et l'engagement politique se nourrir l'un l'autre. Alors qu'il écrit sur un personnage de fiction noir, torturé, assassiné, la mort de Biko interrompt tout à coup son travail ; il ne se sent plus la force d'écrire. Et puis, «*peu à peu, mais emporté par une*

résolution féroce, je retornai à l'écriture d'Une saison blanche et sèche». «En écriture, écrit-il un peu plus loin, tout sert.» Son œuvre est inséparable des convulsions de son pays.

André Brink nous fait également entrer dans les coulisses d'un système oppressif où la censure et le harcèlement policier pourrissent la vie quotidienne. Livres interdits, comme *Au plus noir de la nuit*, courrier ouvert, tracasseries administratives Ainsi après un séjour à l'étranger, dans l'avion qui le ramène à Johannesburg, un inconnu s'adresse à lui et lui relate avec précision tous les moments de son voyage, ses rencontres. «À la fin de cette litanie, écrit André Brink, il glissa le carnet dans sa poche. Alors seulement, il me regarda. Esquissant un sourire, il dit : "Bienvenue en Afrique du Sud." Alors je sus que j'étais vraiment rentré au pays.»

Au travers de ses innombrables voyages, de ses séjours parisiens (la France est sa seconde patrie), de ses rencontres politiques avec les opposants exilés, de ses passions pour la littérature et la poésie, mais aussi pour la peinture et la musique, l'écrivain nous présente - avec son talent de conteur - une galerie de personnages émouvants, étonnantes : un vieil homme, «*grand-père Maurice*», qui, à Paris, réunissait chaque semaine des étudiants venus de partout, leur préparait de bons repas et les initiait à la culture ; Mister Naidoo, le marchand de légumes amoureux de Marylin Monroe. Mazizi Kunene, dirigeant de l'ANC (Congrès national africain) : «*Un être exceptionnel. Un genre unique de dignité. Peut-être, me disais-je souvent, une dignité zouloue ? Discernable même quand il était triste et abattu. Il venait me voir, mettait un disque kwela des townships sur mon minuscule tourne-disque dans le salon ; il fermait les yeux et se mettait à danser, sur place, et très lentement, il tournait, tournait, et des larmes coulaient sur ses joues ridées.*» « te fais pas de bile, mec, demain on rentre chez nous »

Ou encore Mgr Desmond Tutu, «*ce petit paquet de joie pure*» qui lui donna le sentiment que le christianisme, rejeté depuis sa jeunesse, pouvait être autre chose qu'une tromperie. Portraits de femmes, aussi, qui ont compté dans sa vie - et il y en eut beaucoup.

Evocations de Nelson Mandela, aussi.

Un tel combat ne prend jamais fin. L'Afrique du Sud «*nation arc-en-ciel*» n'est toujours qu'un rêve. André Brink a longtemps cherché à trouver des excuses à ceux qui furent ses compagnons de route, mais aujourd'hui il accuse : «*Mon temps de silence est épousé.*» Comme il n'hésitait pas à pourfendre les Botha et autres De Klerk, le voilà virulent contre les Blancs qui n'ont toujours rien compris, mais aussi contre les présidents Mbeki ou Zuma et leurs ministres : corruption, insécurité grandissante, gestion désastreuse de l'épidémie du sida, complaisance avec le Zimbabwe Une colère à la hauteur de sa désillusion. «*Tant que cela sera possible, je parlerai, je ne pourrai pas, je ne voudrai pas me taire.*»

✓ **Philida (2014)** Actes Sud

Vendue avec ses deux enfants à un maître du nord du pays, Philida commence à s'émanciper sous la tutelle d'un vieil esclave qui lui apprend à lire, à écrire et aussi qu'Allah est le dieu des Noirs, face au Seigneur des Blancs. Avec des accents poétiques empreints de lyrisme, Philida se fait entendre malgré sa condition de femme noire, prête à défendre son intégrité tout autant que celle de ses enfants. Le choix de Brink de donner la parole à la jeune femme, dans une langue mêlée de fautes de syntaxe et de grammaire, peut rendre les premières pages du roman rébarbatifs, d'autant plus que des mots d'afrikaans émaillent le texte, ce qui interrompt régulièrement la lecture pour aller vérifier le sens du vocabulaire dans le glossaire à la fin du livre. Une belle récompense attend cependant les lecteurs persévérateurs : *Philida* est en effet un beau portrait de femme ainsi qu'un vibrant plaidoyer pour la liberté des individus.

Dans une langue admirablement traduite par Bernard Turle, Brink refuse cependant tout manichéïsme et donne aussi la parole aux Brink, menacés par la liberté d'esprit de Philida, contre laquelle ils ne peuvent rien, quels que soient les coups qu'ils peuvent lui infliger. Malgré tout, même si chacun a la parole dans ce roman, c'est bien à Philida qu'est donné le dernier mot – magnifique affirmation de son identité et de sa présence au monde